



*“Investing in Africa’s future”*

**COLLEGE OF SOCIAL SCIENCES, HUMANITIES, THEOLOGY &  
EDUCATION (CSSTHE)**

**HFS 401: FRENCH TEXT ANALYSIS**

**END OF SECOND SEMESTER FINAL EXAMINATIONS**

**JUNE 2020**

**LECTURER : MR G. MZITE**

**DURATION : 48 Hours**

---

**INSTRUCTIONS**

1. Choisissez texte et faites une brève analyse du texte.
2. Utilisez les techniques qui ont été discutés en classe  
(Min 60 mots)
3. Écrivez lisiblement

## Question 1.

### Doit-on bannir le téléphone portable de nos écoles?

L'usage des téléphones cellulaires ou « portables » a augmenté à un point tel qu'il est désormais rare d'avoir des élèves qui n'en possèdent pas. Pour bon nombre d'enseignants, ce phénomène pose plusieurs problèmes dans la salle de classe. Le plagiat, la messagerie texte (SMS) et la vidéo caméra ne sont que quelques exemples auxquels les enseignants souhaiteraient des solutions radicales. Parmi celles-ci, la plus simple et certainement la moins coûteuse consiste à bannir les portables de nos salles de classe et de nos écoles. Mais est-ce vraiment la meilleure chose à faire devant ce phénomène omniprésent chez nos élèves? À notre avis, cette mesure irait en quelque sorte à l'encontre du besoin intrinsèque de l'école de suivre tout courant technologique. De bannir le téléphone cellulaire sans considérer la polyvalence de cet outil est un pas dans la mauvaise direction. C'est pourquoi il faut considérer d'une part le potentiel technologique de cet appareil, d'autre part la dimension organisationnelle de l'outil et, enfin, la dimension environnementale offerte par le portable.

Premièrement, interdire la présence du cellulaire à l'école priverait les élèves d'un outil de travail dont les capacités techniques et pédagogiques sont multiples. On a tendance à vouloir étiqueter à tort le portable comme une source de distraction nuisible à l'apprentissage. Or, les cellulaires qui sont maintenant à notre disposition sont capables de prouesses technologiques qu'on ne peut ignorer, ce que beaucoup de nos élèves ont déjà saisi, et ce, bien malgré leurs enseignants. En fait, les multiples logiciels et l'accès aux ressources innombrables qu'offre Internet font en sorte que ce petit ordinateur de poche peut rendre de précieux services à l'enseignement et aux apprentissages. Souvent, la pénurie d'ordinateurs fait en sorte que les enseignants limitent leur enseignement à la salle de classe. Avec l'accès à Internet en permanence (Wi-Fi), le cellulaire permet au même titre que l'ordinateur d'avoir accès, de la salle de classe, aux différentes ressources, pages Web, encyclopédies, etc. Donc, malgré les différents problèmes tels que le plagiat relié à la présence du cellulaire en salle de classe, nous pensons qu'il faut éviter de soustraire l'usage de ce dernier et de saisir le potentiel pédagogique du portable et chercher à mieux l'intégrer à nos différents programmes pédagogiques tout en éduquant les élèves au potentiel de cet outil de travail.

Deuxièmement, que ce soit au travail, à la maison ou dans nos autres activités quotidiennes, le téléphone portable possède également de nombreuses capacités d'organisation et de planification que l'on pourrait mettre au service de l'école. L'usage de l'agenda scolaire, par exemple, est de moins en moins courant dans nos écoles. Plusieurs établissements n'ont en fait aucun agenda à offrir aux élèves, car ils sont trop coûteux à produire et souvent peu utilisés par les élèves. En 2007, au Canada, environ 66,8 % des Canadiens possédaient un téléphone cellulaire. Par ailleurs, comme le démontrait un sondage réalisé en 2005 chez les jeunes Canadiens, ils sont de grands utilisateurs des télécommunications sans fil. En effet, cette étude affirmait que 6 % des élèves de 4e année possèdent un téléphone cellulaire et que, chez les élèves de 11e année, plus de 46 % en avait un. Que ce soit pour les dates de remise de travaux, d'examens et les congés scolaires, les élèves qui possèdent un cellulaire ont en leur possession un agenda électronique de loin supérieur à son ancêtre-papier. Plutôt que de supprimer le droit des élèves au téléphone portable parce qu'ils interfèrent parfois avec le travail des enseignants, nous croyons que les enseignants pourraient encourager l'usage pratique de ce dernier en l'exploitant au même titre qu'ils ont, pendant des années, encouragé l'usage de l'agenda traditionnel. Sans nier les efforts d'adaptation des enseignants, des élèves et les différents problèmes relatifs à la transition entre l'agenda papier et l'agenda électronique, il nous paraît évident que l'école ferait un pas dans la mauvaise direction en supprimant l'utilisation des

téléphones portables. C'est pourquoi il faut à tout prix « se rallier à cette technologie » plutôt que la « combattre ».

Troisièmement, dans un contexte où l'environnement occupe une place importante dans le discours sur l'engagement environnemental, l'école ne peut rejeter du revers de la main une technologie qui lui offre de réduire sa consommation de papier. La majorité des écoles et des conseils scolaires en tant qu'organisation publique vont de l'avant dans leur engagement social avec des programmes de recyclage dans leurs établissements afin de protéger l'environnement. Néanmoins, malgré les courriels et les sites Web où l'on peut accéder à la majeure partie des informations et documentations scolaires que l'on imprimait autrefois, tous sont d'avis que trop de papier demeure en circulation et ce, tant les enseignants que les élèves. Si, par exemple, on encourageait les élèves à se servir de leur portable pour prendre des notes, les photocopier ou les enregistrer, les enseignants diminueraient considérablement le nombre de photocopies. Quant aux élèves, ils pourraient plus facilement avoir accès à leurs notes en tout temps et sans les perdre aussi facilement que celles imprimées. En somme, il est de notre avis que bannir le cellulaire de nos écoles, bien que les raisons invoquées par les enseignants semblent légitimes, constituerait un recul des milieux de l'éducation face à une technologie qui pourrait servir davantage la cause environnementale que lui nuire.

Pour conclure, la plupart des acteurs de l'éducation s'entendent pour dire que les cellulaires sont dérangeants et inutiles à l'école, et que trop souvent ils nuisent aux apprentissages de l'élève. Bon nombre d'entre eux sont donc pessimistes quant au potentiel du portable en salle de classe. Néanmoins, lorsque l'on s'arrête aux avantages évidents, tant sur le plan pédagogique, sur le plan pratique, que sur le plan environnemental du cellulaire à l'école, on réalise que le potentiel de ces appareils est méconnu, voire largement sous-estimé, par les enseignants et même les élèves. En somme, comme nous l'avons clairement illustré, l'interdiction du téléphone cellulaire ne semble qu'une solution temporaire aux problèmes décriés par les enseignants à l'égard de son utilisation. Il ne faut donc pas éliminer sans juste mesure un outil qui pourrait s'avérer la prochaine panacée de l'éducation.

---

## Question 2.

### *L'Enfant Noir*

*Par Camara Laye - Editions Plon. Paris. 1953.*

J'étais enfant et je jouais près de la case de mon père. Quel âge avais-je en ce temps-là ? Je ne me rappelle pas exactement. Je devais être très jeune encore: cinq ans, six ans peut-être. Ma mère était dans l'atelier, près de mon père, et leurs voix me parvenaient, rassurantes, tranquilles, mêlées à celles des clients de la forge et au bruit de l'enclume.

Brusquement j'avais interrompu de jouer, l'attention, toute mon attention, captée par un serpent qui rampait autour de la case, qui vraiment paraissait se promener autour de la case; et je m'étais bientôt approché. J'avais ramassé un roseau qui traînait dans la cour — il en traînait toujours, qui se détachaient de la palissade de roseaux tressés qui enclôt notre concession — et, à présent, j'enfonçais ce roseau dans la gueule de la bête. Le serpent ne se déroba pas: il prenait goût au jeu; il avalait lentement le roseau, il l'avalait comme une proie, avec la même volupté, me semblait-il, les yeux brillants de bonheur, et sa tête, petit à petit, se rapprochait de ma main. Il vint un moment où le roseau se trouva à peu près englouti, et où la gueule du serpent se trouva terriblement proche de mes doigts.

Je riais, je n'avais pas peur du tout, et je crois bien que le serpent n'eût plus beaucoup tardé à m'enfoncer ses crochets dans les doigts si, à l'instant, Damany, l'un des apprentis, ne fût sorti de l'atelier. L'apprenti fit signe à mon père, et presque aussitôt je me sentis soulevé de terre : j'étais dans les bras d'un ami de mon père !

Autour de moi, on menait grand bruit; ma mère surtout criait fort et elle me donna quelques claques. Je me mis à pleurer, plus ému par le tumulte qui s'était si opinément élevé, que par les claques que j'avais reçues. Un peu plus tard, quand je me fus un peu calmé et qu'autour de moi les cris eurent cessé, j'entendis ma mère m'avertir sévèrement de ne plus jamais recommencer un tel jeu ; je le lui promis, bien que le danger de mon jeu ne m'apparut pas clairement.

Mon père avait sa case à proximité de l'atelier, et souvent je jouais là, sous la véranda qui l'entourait. C'était la case personnelle de mon père. Elle était faite de briques en terre battue et pétrie avec de l'eau; et comme toutes nos cases, ronde et fièrement coiffée de chaume. On y pénétrait par une porte rectangulaire. A l'intérieur, un jour avare tombait d'une petite fenêtre. A droite, il y avait le lit, en terre battue comme les briques, garni d'une simple natte en osier tressé et d'un oreiller bourré de kapok. Au fond de la case et tout juste sous la petite fenêtre, là où la clarté était la meilleure, se trouvaient les caisses à outils. A gauche, les boubous et les peaux de prière. Enfin, à la tête du lit, surplombant l'oreiller et veillant sur le sommeil de mon père, il y avait une série de marmites contenant des extraits de plantes et d'écorces. Ces marmites avaient toutes des couvercles de tôle et elles étaient richement et curieusement cerclées de chapelets de cauris ; on avait tôt fait de comprendre qu'elles étaient ce qu'il y avait de plus important dans la case; de fait, elles contenaient les gris-gris, ces liquides mystérieux qui éloignent les mauvais esprits et qui, pour peu qu'on s'en enduise le corps, le rendent invulnérable aux maléfices, à tous les maléfices. Mon père, avant de se coucher, ne manquait jamais de s'enduire le corps, puisant ici, puisant là, car chaque liquide, chaque gri-gri a sa propriété particulière ; mais quelle vertu précise ? je l'ignore: j'ai quitté mon père trop tôt. De la véranda sous laquelle je jouais, j'avais directement vue sur l'atelier, et en retour on avait directement l'oeil sur moi. Cet atelier était la maîtresse pièce de notre concession. Mon père s'y tenait généralement, dirigeant le travail, forgeant lui-même les pièces principales ou réparant les mécaniques délicates ; il y recevait amis et clients; et si bien qu'il venait de cet atelier un bruit qui commençait avec le jour et ne cessait qu'à la nuit. Chacun, au surplus, qui entrait dans notre concession ou qui en sortait, devait traverser l'atelier; d'où un va-et-vient perpétuel, encore que personne ne parût particulièrement pressé, encore que chacun eût son mot à dire et s'attardât volontiers à suivre des yeux le travail de la forge. Parfois je m'approchais, attiré par la lueur du foyer, mais j'entrais rarement, car tout ce monde m'intimidait fort, et je me sauvais dès qu'on cherchait à se saisir de moi. Mon domaine n'était pas encore là, ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai pris l'habitude de m'accroupir dans l'atelier et de regarder briller le feu de la forge.

---

## Question 2.

### LA PESTE

par Albert Camus - (1947)

Les curieux événements qui font le sujet de cette chronique se sont produits en 1946 à Oran. De l'avis général, ils n'y étaient pas à leur place, sortant un peu de l'ordinaire. À première vue,

Oran est, en effet, une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne.

La cité elle-même, on doit l'avouer, est laide. D'aspect tranquille, il faut quelque temps pour apercevoir ce qui la rend différente de tant d'autres villes commerçantes, sous toutes les latitudes. Comment faire imaginer, par exemple, une ville sans pigeons, sans arbres et sans jardins, où l'on ne rencontre ni battements d'ailes ni froissements de feuilles, un lieu neutre pour tout dire? Le changement des saisons ne s'y lit que dans le ciel. Le printemps s'annonce seulement par la qualité de l'air ou par les corbeilles de fleurs que des petits vendeurs ramènent des banlieues ; c'est un printemps qu'on vend sur les marchés. Pendant l'été, le soleil incendie les maisons trop sèches et couvre les murs d'une cendre grise ; on ne peut plus vivre alors que dans l'ombre des volets clos. En automne, c'est, au contraire, un déluge de boue. Les beaux jours viennent seulement en hiver.

Une manière commode de faire la connaissance d'une ville est de chercher comment on y travaille, comment on y aime et comment on y meurt. Dans notre petite ville, est-ce l'effet du climat, tout cela se fait ensemble, du même air frénétique et absent. C'est-à-dire qu'on s'y ennue et qu'on s'y applique à prendre des habitudes. Nos concitoyens travaillent beaucoup, mais toujours pour s'enrichir. Ils s'intéressent surtout au commerce et ils s'occupent d'abord, selon leur expression, de faire des affaires. Naturellement ils ont du goût aussi pour les joies simples, ils aiment les femmes, le cinéma et les bains de mer. Mais, très raisonnablement, ils réservent ces plaisirs pour le samedi soir et le dimanche, essayant, les autres jours de la semaine, de gagner beaucoup d'argent. Le soir, lorsqu'ils quittent leurs bureaux, ils se réunissent à heure fixe dans les cafés, ils se promènent sur le même boulevard ou bien ils se mettent à leurs balcons. Les désirs des plus jeunes sont violents et brefs, tandis que les vices des plus âgés ne dépassent pas les associations de boulomanes, les banquets des amicales et les cercles où l'on joue gros jeu sur le hasard des cartes.

On dira sans doute que cela n'est pas particulier à notre ville et qu'en somme tous nos contemporains sont ainsi. Sans doute, rien n'est plus naturel, aujourd'hui, que de voir des gens travailler du matin au soir et choisir ensuite de perdre aux cartes, au café, et en bavardages, le temps qui leur reste pour vivre. Mais il est des villes et des pays où les gens ont, de temps en temps, le soupçon d'autre chose. En général, cela ne change pas leur vie. Seulement, il y a eu le soupçon et c'est toujours cela de gagné. Oran, au contraire, est apparemment une ville sans soupçons, c'est-à-dire une ville tout à fait moderne. Il n'est pas nécessaire, en conséquence, de préciser la façon dont on s'aime chez nous. Les hommes et les femmes, ou bien se dévorent rapidement dans ce qu'on appelle l'acte d'amour, ou bien s'engagent dans une longue habitude à deux. Entre ces extrêmes, il n'y a pas souvent de milieu. Cela non plus n'est pas original. À Oran comme ailleurs, faute de temps et de réflexion, on est bien obligé de s'aimer sans le savoir.

Ce qui est plus original dans notre ville est la difficulté qu'on peut y trouver à mourir. Difficulté, d'ailleurs, n'est pas le bon mot et il serait plus juste de parler d'inconfort. Ce n'est jamais agréable d'être malade, mais il y a des villes et des pays qui vous soutiennent dans la maladie, où l'on peut, en quelque sorte, se laisser aller. Un malade a besoin de douceur, il aime à s'appuyer sur quelque chose, c'est bien naturel. Mais à Oran, les excès du climat, l'importance des affaires qu'on y traite, l'insignifiance du décor, la rapidité du crépuscule et la qualité des plaisirs, tout demande la bonne santé. Un malade s'y trouve bien seul. Qu'on pense alors à celui qui va mourir, pris au piège derrière des centaines de murs crépitants de chaleur, pendant qu'à la même minute, toute une population, au téléphone ou dans les cafés, parle de

traites, de connaissances et d'escompte. On comprendra ce qu'il peut y avoir d'inconfortable dans la mort, même moderne, lorsqu'elle survient ainsi dans un lieu sec.

Ces quelques indications donnent peut-être une idée suffisante de notre cité.

**Bonne Chance!**